

XYZ. La revue de la nouvelle

Les yeux mi-clos

Daniel Arcand



Numéro 40, hiver 1994

Alcôve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arcand, D. (1994). Les yeux mi-clos. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (40), 59–61.

LES YEUX MI-CLOS

DANIEL ARCAND

Mais sois sans crainte, ajouta-t-il en riant, vous aurez le vôtre, votre déluge, et les colonels russes chauffeurs de taxi qui sont l'aliment de vos romanciers et la risée des chansonniers montmartrois seront vite remplacés. La vie, c'est ainsi : elle fait écopper chacun, à son tour...

Alain Grandbois, *Avant le chaos*

Tu viens de poser ta tête sur le rebord du dossier. Les jambes allongées, droit devant, le bassin éloigné de l'angle curviligne du divan, le tronc incliné vers l'arrière, tu pousses un grand soupir, à la fois exaspération et soulagement, la porte d'entrée refermée derrière Maman.

Le silence règne désormais dans le salon. La lumière déclinante n'entre que faiblement par le store. Les yeux mi-clos, tu goûtes ce moment, attendu depuis tant d'années ; tout venant à point pour qui sait attendre, songes-tu.

Tu revois les stylos à bille, les médicaments, les petites bouteilles d'échantillon de parfum, les vêtements. Ainsi que toutes ces choses luxueuses, chez nous, exportées vers l'Occident, que tu as achetées, à Montréal, à fort prix et que tu as renvoyées au pays, à Maman, parce qu'elle ne se les aurait jamais achetées pour elle-même, eût-elle eu l'argent. Le tout, patiemment conservé, soigneusement emballé et diligemment mis à la Poste. Bénis soient les cadres du Parti qui achètent ces biens et paient en dollars américains ou en taels d'or. L'or, pour les propriétaires d'embarcations, pour les soldats de la garde côtière, pour les pirates du large. Il n'y a pas si longtemps...

Tu penses aux médicaments, que Maman a demandés pour Papa, prescrits par le médecin de famille, qui connaît leur existence pour les avoir trouvés en pharmacie avant la prise du pouvoir par le Parti. Toutes ces fois où tu t'es rendu les acheter dans cette pharmacie de Montréal, station Guy, autorisée par le gouvernement à vendre sans ordonnance des médicaments que le pharmacien expédie lui-même à l'extérieur du Canada. Ici, ta respiration se dérègle, perd sa régularité, et devient oppressée. Mais aussitôt tu te dis que Papa serait mort de toute façon.

Tu replonges dans l'apaisement. La méditation, pour y parvenir, t'est familière. La vibration du réfrigérateur, un son diffus, délicat presque, que tu as appris à connaître, dans ta cuisine, ta maison, assis dans ton salon, arrive maintenant à tes oreilles. Subitement, tu souris, en songeant aux denrées que Maman va rapporter dans une demi-heure.

Le souvenir de l'affiche annonçant une vente sale te revient subitement à l'esprit. Tu ignores pourquoi. C'était pendant les premiers mois, à Montréal, en plein cœur d'hiver, circulant sur une des nombreuses artères commerciales de quartier, dont l'île regorge à vous effarer. Tu avais lu l'affiche et, résolu à tout apprendre, tu avais demandé aux amis ce qu'était une vente sale. C'est ainsi que tu as appris l'existence du mot anglais. Apprendre. Recommencer, sous l'empire d'us et coutumes si différents. Jusqu'à la valeur des choses, le sens de la vie, le partage du possible et de l'impossible.

Tu gardes les yeux mi-clos, sans t'endormir toutefois. Aucun danger, l'importance de ces minutes à vivre maintient l'état de veille.

Cet été, Maman est dans ta maison. Tu l'as fait venir, le premier et le dernier grand voyage de la dame, via Bangkok et Amsterdam. Quelques jours pour absorber le décalage horaire, deux semaines à visiter la parenté à Montréal, et maintenant, aujourd'hui, Maman rend service.

Car Maman a déjà fait l'épicerie avec nous ; elle a posé des questions sur les aliments, sur les contenants, parce qu'elle lit peu

la langue. Mais elle se sent capable d'acheter un peu, seule. En parcourant les allées, elle a remarqué, très surprise, que les riches ont mauvaise mine et qu'ils sont mal habillés. Tu lui as expliqué qu'en fait ces gens, gras comme Bouddha, s'alimentent mal et que les paniers étaient pleins à ras bord parce qu'on était au début du mois.

Alors elle t'a dit qu'elle partait faire l'épicerie de demain.

Tes yeux de fils se sont alors levés pour regarder fixement un horizon particulier, par delà le mur de ta maison, qu'eux seuls voyaient. Voilà, c'est maintenant. Tu as revu, à la vitesse de l'éclair, toutes ces lettres, reçues à l'époque où le voyage était impossible, qui constituaient, entre vous, l'unique expression de votre amour fidèle. Envoie-moi mille dollars américains, c'est pour ceci, c'est pour cela, avant telle date car c'est pressant. Parfois le message parlait de tissus, pour rester implicite, à cause de la censure de la Poste. Mais cela revenait toujours à de l'argent à trouver (un appartement de trois cents dollars par mois, c'est un château, mon garçon).

Alors, quand ta mère t'a dit qu'elle allait au supermarché, à cinq minutes de marche, avant la brunante, tu avais déjà, depuis longtemps, depuis si longtemps déjà, dans ta poche, le billet de dix dollars à tendre spontanément. Selon le cours des monnaies, au moment du départ de Maman, dix dollars canadiens suffisent à nourrir elle-même, toi, moi, les enfants, pour un jour, a jugé Maman, en prenant l'argent. Et n'acheter que pour un jour est l'habitude de Maman, afin d'éviter de perdre la nourriture périssable.

Dans la pénombre, bercé par le ronron venu de la cuisine, les omoplates contre le dossier, les orteils contre les pieds de la table à café, tu attends, l'oreille tendue vers ce bruit, le retour de ta mère, pour la délester du petit, tout petit, minuscule sac d'épicerie, respectueusement, dans la tradition confucéenne; les yeux mi-clos.

Moi, j'ai un peu peur, tu sais.

XYZ